

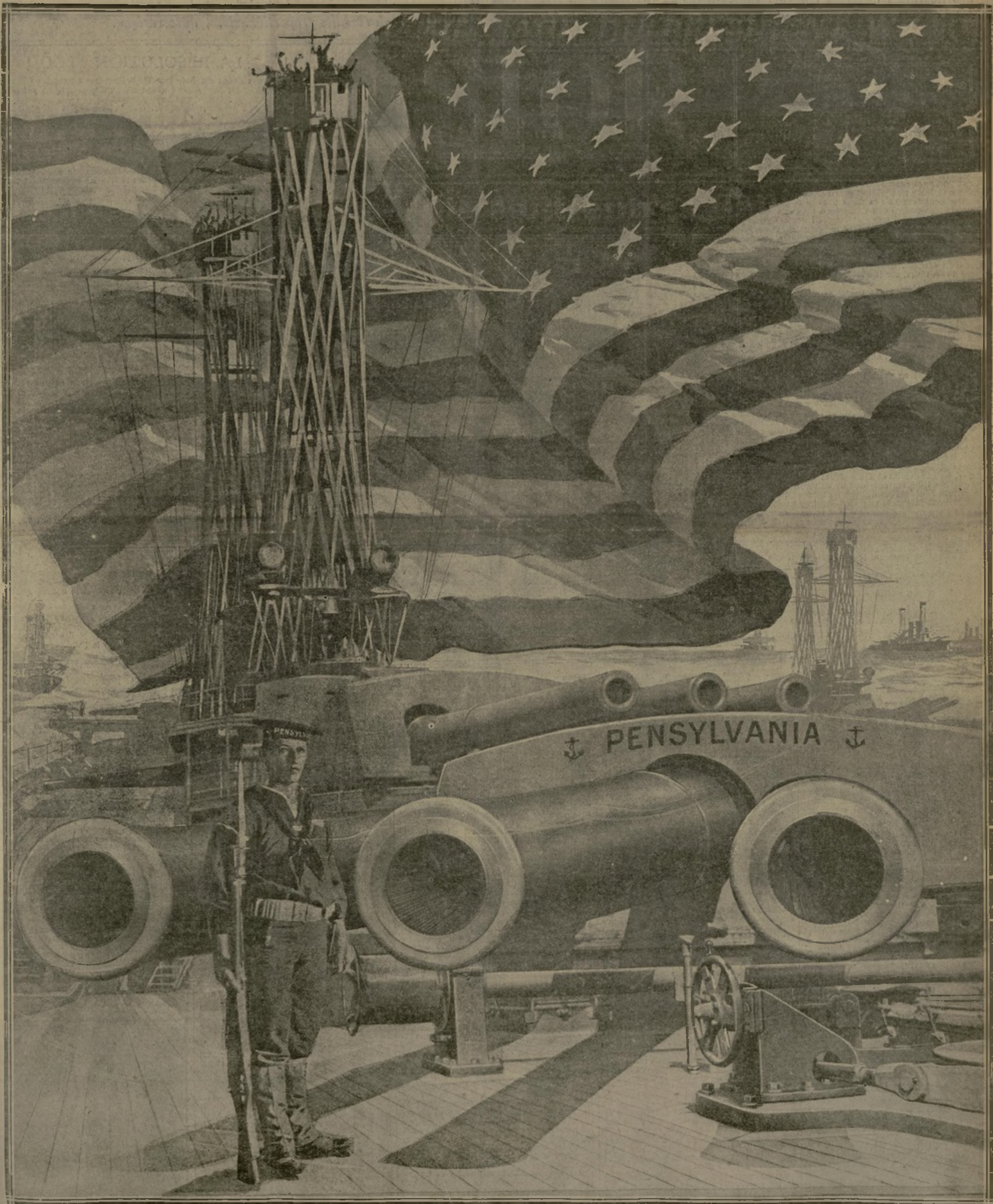
EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2332. — 10 centimes.

REDACTED
MADRID
4
AVRIL

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 85, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois 10 fr., 6 mois 18 fr., 1 an 35 fr.
Étranger : 3 mois 20 fr., 6 mois 36 fr., 1 an 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-85
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Hurrah !... Les Etats-Unis sont entrés dans la guerre



CE QUE REPRÉSENTE POUR L'ENTENTE L'INTERVENTION AMÉRICAINE

Les Etats-Unis apportent aux Alliés, outre l'appoint de la troisième marine du monde et des contingents que peut fournir une population de cent millions d'habitants, les ressources d'un crédit appuyé sur une réserve d'or supérieure à celle de tous les autres pays du globe réunis.

LES ÉTATS-UNIS Iront, EUX AUSSI, JUSQU'AU BOUT

M. Wilson établit les principes de la paix du monde

La guerre sous-marine de l'Allemagne est une guerre contre l'humanité; la conduite du gouvernement impérial n'est en fait rien moins que des hostilités ouvertes contre les Etats-Unis.

Le Congrès doit accepter formellement l'état de belligérant qui a été imposé aux Etats-Unis et employer toutes les ressources du pays pour terminer la guerre victorieusement. Cela implique :

L'organisation de toutes les forces nationales pour la production du matériel de guerre — l'immédiat et complet équipement de la flotte pour la chasse aux sous-marins — la levée d'au moins 500.000 hommes d'effectifs nouveaux s'ajoutant aux forces militaires prévues pour l'état de guerre — les crédits proportionnels.

La paix ne peut être sauvegardée que par une association des nations démocratiques. On ne pourrait avoir confiance, pour la maintenir, dans aucun gouvernement autocratique.

LA NOUVELLE ALLIANCE

Le président Wilson a déclaré au Congrès que les Etats-Unis devaient entrer en guerre avec l'Allemagne parce que la neutralité armée ne suffisait pas. Il a exposé les raisons irrésistibles qui rendaient cette décision nécessaire. M. Flood, président du comité des Affaires étrangères de la Chambre des représentants, tenait tout prêt un projet de résolution conforme aux conclusions du message. Il était certain d'avance que la motion Flood serait votée à une majorité énorme. Ainsi, l'Allemagne compte un adversaire de plus. Et quel adversaire ! C'est un des plus prodigieux réservoirs de richesses, une des plus complètes organisations industrielles du monde qui se met en ligne.

Au point de vue politique et moral, le message du président Wilson porte un coup redoutable à l'empire allemand. Dénoncé comme une force nuisible au genre humain tout entier, le voilà définitivement coupé de contact avec le reste de la terre. Il est hors la loi. La guerre que l'Amérique lui déclare est une guerre de principes, et quel que soit l'orgueil des Hohenzollern, Guillaume II, rendu responsable dans sa personne et dans son système de gouvernement, ne pourra s'empêcher de sentir s'accroître le malaise que la révolution russe lui avait déjà causé.

Le langage et l'attitude du président font de lui, dans son pays, l'égal d'un Lincoln. Mais M. Wilson sera encore plus grand au regard de l'histoire, car il a introduit les Etats-Unis dans la politique universelle.

On pourrait concevoir, à l'extrême rigueur, que les dirigeants de l'empire allemand se sentissent peu touchés par de pures déclarations de principes. Mais l'époque où M. Wilson parlait un langage idéaliste dépourvu de sanctions est passée. Ou, plutôt, cette période a été une période transitoire qui l'a conduit à son point de vue positif d'aujourd'hui. La phrase capitale du message est celle, en effet, qui affirme que le but pour les Etats-Unis doit être d'« amener l'Allemagne à composition et de terminer la guerre ».

C'est pourquoi on peut être assuré, par l'énergie même des termes dont s'est servi le président, qu'il ne s'agit nullement dans la pensée de faire une guerre défensive, une guerre expectante et stagnante. La participation américaine est et sera effective.

La question, la seule question est donc aujourd'hui de savoir comment la participation américaine aura son maximum d'utilité. M. Wilson a déjà donné à ce sujet des indications précises. C'est avec son esprit pratique, cet esprit que les Américains apportent dans toutes les affaires sérieuses de la vie, que les Etats-Unis régleront les problèmes de leur coopération avec les Alliés.

D'ores et déjà, on peut considérer que leur concours pourra, sur mer, être immédiat et d'une efficacité capitale. C'est la guerre sous-marine illimitée qui les fait entrer dans le conflit. C'est à la guerre sous-marine d'abord qu'ils appliqueront leur effort. En organisant la chasse aux sous-marins, en assurant l'expédition régulière et sûre de munitions et d'approvisionnements en Europe, les Etats-Unis peuvent, en très peu de temps, rendre nuis les effets du blocus allemand.

L'Amérique est disposée à faire plus encore. Son concours financier, dont la forme seule reste à déterminer, est assuré à la France. Quant au concours militaire, le président Wilson a, sur ce point, les idées les plus nettes et les plus sages. Il annonce la formation d'une armée de cinq cent mille hommes qui, de toute évidence, ne pourront pas être sur le front du jour au lendemain. Mais, pour l'avenir, c'est une réserve, c'est un renfort avec lequel l'Allemagne devra compter : les calculs qu'elle avait pu fonder sur l'épuisement de ses adversaires européens sont ainsi détruits, et l'on peut dire que toutes les issues sont aujourd'hui fermées à l'empire allemand.

Jacques BAINVILLE.



Le Président Woodrow Wilson

(D'après un dessin de Vasquez Diaz.)

LA RÉOLUTION FLOOD

Nous avons dit hier que M. Wilson avait prié les Chambres de hâter les formalités de leur installation pour qu'il pût donner lecture de son message le soir même.

C'est à 9 heures 45 que M. Wilson, frénétiquement acclamé au passage par la foule massée au dehors du Capitole, et ovaloïd à son entrée par les membres du Congrès, pénétra en séance et prit la parole.

Il lut son message d'une voix assurée et nette ; à de nombreuses reprises, il dut s'interrompre pour laisser aux applaudissements le temps de se calmer.

Ce fut au milieu d'un véritable enthousiasme que le président, sa lecture terminée, descendit de la tribune et quitta le Congrès. Aussitôt après le départ de M. Wilson, lecture fut donnée au Congrès de la proposition de résolution déposée par M. Flood, président de la commission des Affaires extérieures, résolution dont le vote consacrerait la ratification sans réserve du message de M. Wilson.

En voici le texte :

« Attendu que les derniers procédés du gouvernement impérial allemand impliquent, en fait, la guerre contre le gouvernement et le peuple des Etats-Unis ;

« Il est résolu que l'état de guerre entre les Etats-Unis et le gouvernement allemand, état imposé à la première de ces puissances, est, par les présentes, formellement proclamé ;

« Et que, par les présentes, le président est autorisé à prendre immédiatement les mesures nécessaires, non seulement pour mettre le pays en complet état de défense, mais encore pour assurer l'utilisation de toutes les ressources dans la guerre contre le gouvernement allemand, de façon à terminer le conflit avec succès. »

Cette proposition a été renvoyée sans débat à la commission. Le Congrès a levé sa séance et s'est ajourné au lendemain matin 10 heures.

On avait l'impression qu'à l'ouverture de la nouvelle séance, les propositions de M. Wilson seraient votées à une énorme majorité.

La nouvelle du torpillage de l'*Aspec* par un sous-marin allemand, arrivée pendant la séance, a produit la plus vive émotion.

Jusqu'au dernier moment, les quelques pacifistes qui restent ont tenté de créer une agitation contre la guerre. C'est ainsi qu'un petit nombre d'entre eux s'est rendu à Washington, avec l'intention d'entreprendre chaque membre des deux Chambres individuellement, afin de les influencer contre la guerre.

Une déléguée de Massachusetts s'est ainsi présentée au sénateur Lodge, au moment où celui-ci pénétrait dans une salle de commission, quelques minutes avant la réunion du Congrès ; ces délégués lui ont demandé son appui en faveur des idées pacifistes.

M. Lodge, qui est sénateur républicain du Massachusetts, a répondu :

— Si le président veut déclarer la guerre, je voterai pour la guerre.

Un des délégués s'est alors écrié :

— C'est une lâcheté !

A quoi M. Lodge a répondu par ces mots :

— La dégradation nationale est pire qu'une lâcheté.

— Vous êtes un couard ! a clamé un pacifiste nommé Bramm-

— Vous êtes un menteur, a répondu M. Lodge.

A ces mots, Brammwar, oubliant tous les principes du pacifisme, a frappé M. Lodge, qui est un vieillard de soixante-sept ans. Mais M. Lodge est encore plein de vigueur et il a envoyé rouler son robuste adversaire sur les dalles de la galerie.

LE TEXTE DU MESSAGE

Messieurs les membres du Congrès, J'ai convoqué le Congrès en session extraordinaire, car il y a des décisions politiques graves, très graves, à prendre, et j'ai assumé la responsabilité de les prendre.

Le 3 février dernier, je vous ai exposé officiellement l'extraordinaire déclaration du gouvernement impérial allemand établissant que, à dater du 1^{er} février, il avait l'intention de mépriser toutes considérations de légalité ou d'humanité et de se servir de ses sous-marins pour couler tout navire qui tenterait de s'approcher, soit des ports de l'Angleterre ou de l'Irlande, soit des côtes occidentales de l'Europe, soit des ports contrôlés par des ennemis de l'Allemagne dans la Méditerranée. Tel avait déjà semblé être le but de la guerre sous-marine de l'Allemagne aux premiers temps de la guerre ; mais, depuis le mois d'avril de l'année dernière, le gouvernement impérial avait imposé quelques restrictions aux communications de sa flotte de sous-marins, conformément aux promesses qui nous avaient été faites que les paquebots transportant des passagers ne seraient pas coulés et qu'un avertissement formel serait donné à tous les autres navires lorsque ceux-ci n'opposeraient pas de résistance et ne chercheraient pas à s'échapper ; que, de plus, on laisserait pour le moins aux équipages

la chance de sauver leur existence en se servant de leurs canots.

Les précautions prises furent bien faibles, comme de bien brèves exemptions le prouvent, survenues au cours d'agissements cruels et inhumains. Toutefois, certaines restrictions étaient observées.

La nouvelle politique adoptée les a toutes supprimées. Tous les navires, quelles que fussent leur nature, leur cargaison, leur destination, ont été envoyés au fond sans pitié, sans avoir reçu aucun avertissement et sans le moindre sentiment d'aide ou de pitié pour ceux qui se trouvaient à bord de ces vaisseaux, qu'ils fussent des neutres amis ou des belligérants.

Les navires hôpitaux aux-mêmes et les navires portant des secours aux populations si éprouvées de la Boga (et bien que ceux derniers eussent été eux-mêmes pour l'essentiellement allemands) ont été coulés et les naufrages ont été interdits et portés des marques d'identité qui permettaient de les reconnaître sans aucune possibilité d'erreur ont été coulés avec la même absence de pitié ou de respect des principes.

Pendant quelque temps, je crus impossible que de pareils actes fussent accomplis par aucun gouvernement s'étant jusqu'à présent conformé aux coutumes en usage dans les nations civilisées. Les lois internationales ont eu leur origine dans les efforts faits pour créer une régie qui fût observée et respectée sur les mers, sur lesquelles aucune nation n'a le droit de domination et qui constituent les routes ouvertes du monde. Ces lois ont été édictées peu à peu et avec peine. Après avoir fait tout ce qu'on pouvait, les résultats ont encore été modestes, mais tout ce qui a été accompli l'a toujours été avec le sentiment bien réel de ce que le cœur et la conscience de l'humanité réclamaient. Ce minimum de droits a été délibérément rejeté par le gouvernement allemand, alléguant la nécessité de représailles et l'obligation de se servir de ces armes, n'en ayant point sur mer d'autres à sa disposition.

Or, il est impossible de les employer sans jeter au vent tous les scrupules d'humanité ou de respect qui sont considérés comme la base des relations dans le monde.

Je ne pense pas, en ce moment, aux pertes matérielles qui sont immenses, mais seulement à la destruction totale et voulue de vies de non-combattants, hommes, femmes ou enfants, se livrant à des occupations qui, même dans les plus sombres périodes de l'histoire moderne, avaient toujours été jugées légitimes. Les biens perdus peuvent nous être payés, mais non pas les existences d'êtres pacifiques et sans défense. La

guerre sous-marine de l'Allemagne contre le commerce est une guerre contre l'humanité, c'est une guerre contre toutes les nations. Des navires américains ont été coulés, des vies américaines ont été perdues dans des circonstances qui nous ont violemment émus, mais d'autres navires et d'autres citoyens de nations neutres et amies ont été coulés et précipités dans les flots de la même façon. Il n'y a eu aucune distinction et le défi a été lancé à toute l'humanité.

L'Allemagne a annoncé que les détachements embarqués sur les navires pour les protéger sont exposés à être traités en pirates. En présence de telles prétentions, la neutralité armée serait pure qu'inutile. Nous ne pouvons choisir la voie de la soumission et permettre que nos droits nationaux les plus sacrés soient violés.

Obéissant sans hésitation à ce que je considère comme mon devoir constitutionnel, je conseille au Congrès de considérer l'action récente du gouvernement impérial contre le peuple des Etats-Unis, d'accepter formellement l'état de guerre qui lui a été imposé et de prendre les mesures immédiates non seulement pour mettre le pays en état de défense complet, mais aussi pour obliger l'Allemagne, en employant toutes nos ressources, à accepter de terminer la guerre à nos conditions.

L'état de guerre entraînerait notre collaboration étroite avec les autres gouvernements en guerre contre l'Allemagne, par le concours d'appuis financiers très étendus, et aussi par l'organisation et la mobilisation de toutes les ressources matérielles du pays, afin de fournir du matériel de guerre et de servir les autres besoins des nations de la façon la plus abondante et la plus efficace possible, en même temps que la plus économique. L'état de guerre entraînerait aussi l'équipement immédiat et complet de la marine, en lui fournissant notamment les moyens de combattre les sous-marins ennemis et enfin l'addition immédiate à nos forces armées d'au moins cinq cent mille hommes, qui, à mon avis, devraient être choisis d'après le principe du service militaire universel avec l'autorisation d'un accroissement de forces au besoin égal.

Les crédits nécessaires au gouvernement que nous vous demandons sont basés sur de nouvelles taxes équitables. Il est de notre devoir de protéger notre peuple contre les souffrances qui peuvent résulter d'impôts trop élevés.

En prenant ces mesures, nous devons agir avec prudence et faire en sorte que nos

propres préparatifs militaires ne gênent en aucune façon notre devoir, car ce sera notre devoir de fournir aux nations déjà en guerre avec l'Allemagne le matériel qu'elles ne peuvent obtenir que de nous-mêmes. Ces nations sont déjà dans l'arène. Nous devons les aider de tous nos efforts, afin que leur action se fasse sentir d'une manière efficace.

J'espère que vous approuverez ces mesures soigneusement élaborées par les services du Gouvernement responsables de la conduite de la guerre et de la défense de la sécurité de la nation.

Après nous être décidés à des mesures si pleines de conséquences, expliquons clairement notre but, qui est la défense des principes de paix et de justice contre les puissances autocratiques et égoïstes, en même temps que l'établissement, parmi les peuples vraiment libres et se gouvernant eux-mêmes, de l'unité de but et d'action qui assurera à jamais le respect de ces principes.

La neutralité n'est plus longtemps possible ni même désirable quand la paix du monde entier et la liberté de ces peuples se trouvent en jeu, et que la menace de cette paix et de cette liberté vient de l'existence de gouvernements autocratiques appuyés par la force, qui imposent leur volonté sans tenir compte de la volonté des peuples.

Nous sommes au commencement d'un âge où les gouvernements doivent, tout comme les individus, être rendus responsables de leurs actes.

Nous n'avions aucune querelle avec le peuple allemand. Nous éprouvions pour lui de la sympathie et de l'amitié. Ce n'est pas d'ailleurs sous son impulsion, ni même avec son approbation, que le gouvernement allemand a déclaré la guerre. Cette guerre allemande a été décidée comme les vieilles querelles d'autrefois, alors que les peuples n'étaient jamais consultés et que la lutte avait lieu dans l'intérêt de la dynastie ou d'un petit groupe d'ambitieux.

Une nation libre de sa destinée ne remplit pas les Etats voisins de ses espions et n'entreprend pas des intrigues pour placer un quelconque de ces Etats en posture critique et se procurer ainsi une occasion de conquête. De tels desseins peuvent seulement être effectués, lorsque personne dans l'Etat n'a le droit de poser une question, mais ils sont naturellement impossibles quand l'opinion publique insiste pour connaître entièrement toutes les affaires de la nation. Seuls, les peuples libres peuvent préférer les intérêts de l'humanité à leurs propres intérêts. C'est ce que pense tout Américain.

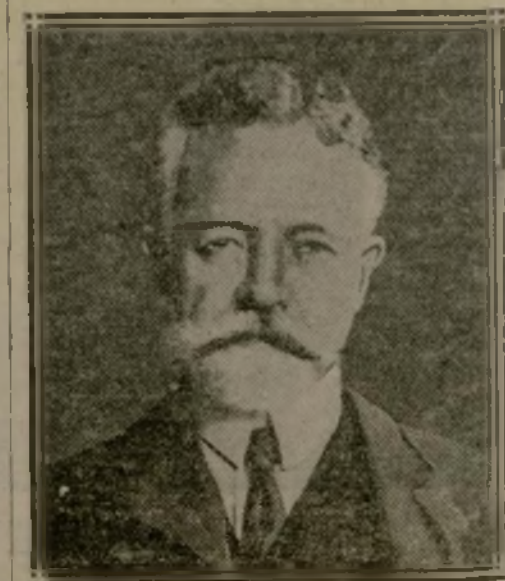
Notre espoir de paix future a été renforcé par les événements merveilleux qui viennent d'avoir lieu dans cette Russie qui, pour tous ceux qui la connaissent le mieux, a toujours été profondément démocratique. L'autocratie qui couronnait le sommet de son édifice politique, si longtemps qu'il se soit maintenu et si terrible que fut sa puissance réelle, ne représentait pas en fait la Russie dans son caractère national. Aujourd'hui, cette autocratie est abolie. Voici que le peuple russe grand et généreux est joint, avec toute sa majesté et toute sa puissance natives, aux forces qui combattent dans le monde pour la liberté, la justice et la paix. C'est un associé de plus, un associé plein de noblesse, dans notre ligue d'honneur.

L'un des faits qui ont contribué à nous convaincre que l'autocratie prussienne n'était pas et ne pourrait jamais être notre ami, c'est que, dès le début de la guerre actuelle, il avait rempli d'espions nos administrations sans méfiance et les bureaux de notre gouvernement ; il avait ourdi des intrigues criminelles de toutes parts contre notre unité nationale et il avait attenté à notre paix, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, pour détruire nos industries et notre commerce.

(Voir la suite en Dernière Heure.)



Le député Flood



Le sénateur Lodge

Nos troupes enlèvent les lignes ennemies sur 13 kilomètres

Les voici sur les hauteurs qui dominent Saint-Quentin

Nos troupes ont passé, hier, à l'attaque au sud-ouest de Saint-Quentin et ont enlevé l'ennemi de ses premières positions, malgré une vive résistance, sur un front de 13 kilomètres, compris entre la route de Ham et l'Oise. Le village de Dallon et l'épave de Dallon, qui dominent Saint-Quentin à trois kilomètres de distance, les villages de Grusly, de Cerizy et la ligne de hauteurs intermédiaires sont tombés entre nos mains. Cette progression prolonge et appuie celle des Anglais à l'ouest de la ville; notre étreinte se resserre.

Nous nous sommes également avancés au nord-est de Soissons, de part et d'autre de la route de Laon jusqu'aux lièges sud de Laffaux et à la croupe qui s'élève au nord de Vauxenay. Enfin, nos alliés ont étendu leur progression à leur aile gauche, en enlevant le village d'Henin-sur-Cojeul, entre Cambrai et Saint-Quentin, en occupant le bois de Ronssoy et le village de Maisemey, à cinq kilomètres de la route qui joint les deux villes.

Les brillants succès que vient de remporter, sur notre sol, l'armée britannique marquent le début d'une nouvelle phase de la bataille. Jusque-là, ce n'était que dans la partie du front occupée par nos troupes que la ligne de résistance de l'ennemi avait été enlevée, au sud de Saint-Quentin et au nord-est de Soissons. Parvenus au contact de cette ligne, nos alliés l'ont attaquée à leur tour et en ont enlevé les positions avancées à l'ouest de Saint-Quentin et au sud-ouest de Cambrai. La résistance renforcée, le nombre des prisonniers suffisant à prouver que, contrairement aux allégations de l'ennemi, la retraite à cette fois suivie et non l'avance l'attaque; elle a été imposée de haute lutte, et c'est une véritable défaite que l'armée qualifiée jadis de « misérable » a infligée à l'orgueil prussien.

D'autres attaques, d'autres progrès vont suivre, sans aucun doute.

Il est probable toutefois que, pour ne pas ajouter d'autres ruines, plus douloureuses encore, à ses ruines, nous ne l'attaquerons pas de vive force, mais chercherons plutôt à la débâter, en liaison avec nos alliés. C'est ainsi que nous avons déjà procédé, par un mouvement convergent auquel les Anglais ont également pris part, lorsqu'il s'est agi de nous emparer de Comblès.

La ville de Cambrai est moins directement exposée, car les troupes britanniques en sont encore séparées par 15 kilomètres de distance et par de solides positions qui s'appuient aux coteaux boisés de Bourlon et d'Havrincourt, au bourg de Maroing et au canal de l'Escaut. Mais la chute de Saint-Quentin commencerait le débordement de ces positions par le sud.

Cet événement aurait une autre conséquence, fort curieuse. C'est que le front de l'ennemi serait incurvé au point d'avoir à peu près la même longueur que celui qu'il a abandonné, et qui allait d'Arras à Soissons par Roye et Lassigny. Ou serait, en ce cas, l'avantage de ce mouvement qui, au dire des Allemands, devait, en rectifiant le front, le raccourcir et rendre disponibles des hommes et du matériel?

Jean VILLARS.

VOIR PAGE 5 :
L'incroyable aventure
de Valentin Torras

Pour fortifier la Trésorerie

LES OBLIGATIONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les événements se précipitent à notre avantage fortifiant chaque jour notre confiance et nos patriotiques espoirs. « Si redoutable que soit l'adversaire, a déclaré M. Painlevé, aux applaudissements de la Chambre, nous en viendrons à bout, à condition d'opposer à l'énergie furieuse de l'ennemi et à son effort désespéré une énergie plus humaine qui n'en soit pas moins inébranlable. » Ce suprême effort auquel l'irrésistible avance des armées alliées sur la Somme et sur l'Oise prélude de façon si glorieuse, réclame notre unanime participation.

Chacun doit y concourir d'un même élan et avec tous ses moyens.

Fortifier le crédit de l'Etat, accroître son action financière, c'est prendre sa part de la tâche commune et contribuer à hâter l'heureuse conclusion de la lutte qui nous a été imposée.

C'est pourquoi nous devons consacrer nos économies et les disponibilités dont nous disposons à l'achat d'obligations de la Défense nationale, traduisant ainsi à la fois notre action par un geste patriotique et profitable à nos intérêts.

Ces obligations 5 % émises au pair, à 5 ans d'échéance, avec coupons semestriels payables d'avance, offrent cet avantage d'être remboursables, au gré du porteur, à la fin de la première année et ensuite tous les six mois.

Si le porteur les conserve jusqu'à leur dernière échéance, il bénéficie à ce moment de six mois d'intérêts supplémentaires. C'est une prime intéressante offerte au patriotisme des souscripteurs.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Des de Bivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

Le Congrès, après une courte séance s'est ajourné à ce matin

Le sénateur La Follette a renouvelé, aux huées de toute l'assistance, ses manœuvres obstructionnistes.

LE TEXTE DU MESSAGE

— SUITE DE LA PAGE 2 —

En fait, il est maintenant prouvé que l'avis de ces espions était tel avant même le début de la guerre : il a été prouvé devant nos cours de justice que les intrigues qui, plus d'une fois, ont failli troubler la paix et semer la perturbation dans les industries de notre pays, ont été machinées à la instigation, avec l'appui et même sous la direction personnelle des agents officiels du gouvernement impérial allemands auprès du gouvernement américain. Alors même que nous réprimons ces agissements et que nous nous efforçons d'en détruire les conséquences, nous avons essayé de les empêcher de la façon la plus généreuse, parce que nous savions parfaitement qu'ils n'étaient pas la manifestation d'un sentiment d'hostilité à notre égard de la part du peuple allemand, qui les ignorait, autant que nous, mais qu'ils avaient leur source dans les projets égoïstes d'un gouvernement qui faisait ce qu'il lui plaisait sans rien dire au peuple qu'il gouverne.

« Mais ces faits ont contribué à nous convaincre enfin que ce gouvernement n'avait pour nous aucune espèce d'amitié et qu'il voulait agir contre notre paix et notre sécurité. La note que nous avons interceptée et qui était adressée au ministre d'Allemagne au Mexique prouve éloquentement que ce gouvernement avait l'intention de susciter des hostilités contre nous à notre propre porte.

« Et bien, nous acceptons ce défi, parce que nous savons que dans un gouvernement de ce genre, et qui emploie de telles méthodes, nous ne trouverons jamais un ami, et que, dans un pouvoir organisé toujours prêt à exécuter ce qu'il se sent capable de faire, il ne peut y avoir aucune garantie de sécurité pour les gouvernements démocratiques du monde.

« Nous voici donc forcés d'accepter la bataille avec l'ennemi naturel de la Liberté et, pour ce faire, nous emploierons la force entière de la nation.

« Nous sacrifierons notre vie, notre fortune, tout ce que nous possédons, à un tel devoir avec la fierté de savoir qu'enfin le jour est arrivé où l'Amérique peut donner son sang pour les mêmes principes d'où elle est née, ainsi que pour le bonheur et la paix dont elle a pu jouir.

« Dieu aidant, elle ne saurait agir différemment. »

LA SÉANCE D'HIER

WASHINGTON, 3 avril. — Au début de la séance, le sénateur La Follette a voulu mettre obstacle à la prise en considération immédiate de la résolution Flood-Martin, contestant que l'état de guerre existe maintenant entre les Etats-Unis et l'Allemagne, et a proposé l'examen préalable de différentes questions à lui dire du jour.

Un tumulte sans précédent a accueilli l'intervention du sénateur obstructionniste.

M. Flood Martin, président de la commission des affaires étrangères, a protesté en déclarant :

« Je ne crois pas qu'aucune autre discussion puisse venir devant le Sénat avant que ma résolution n'ait été débattue et qu'un vote ne soit intervenu. »

A ces mots, les sénateurs et le public des galeries ont éclaté en violents applaudissements.

Le vice-président, M. Marshall, qui assumait les fonctions de président de la séance, a eu grand-peine à rétablir l'ordre.

Il a reproché au public des galeries le tumulte auquel il s'était livré, l'avertissant que si des démonstrations analogues se repro-

duisaient il se verrait dans l'obligation de faire évacuer les tribunes.

Cet incident réglé, le président a déclaré qu'il son corps dépendait, et sans vouloir ajouter de commentaires, il était obligé de renvoyer à la séance de demain mercredi le débat sur la résolution Flood Martin.

Le sénateur Flood Martin a repris alors la parole pour s'opposer à ce que toute autre question soit débattue avant celle de la déclaration de l'état de guerre, indiquant que c'est de celle-là que le Congrès devait s'occuper avant tout.

Le Congrès, se conformant aux suggestions du sénateur Flood Martin, s'est alors ajourné à demain mercredi. — (Radio.)

Le Parlement français projette une manifestation de sympathie

Les premiers résolutions du message de M. Wilson au Congrès américain ont été connus à la Chambre dans l'après-midi d'hier. Et, bien que la décision du président de la grande République américaine ne lui donne pour personne, ses déclarations si nettes provoquent une vive satisfaction.

Mais que la décision du Congrès — qui ne laisse, elle aussi, aucun doute — sera officiellement connue, le Parlement fera une manifestation à l'adresse de la grande nation qui vient prendre place parmi les Alliés dans la lutte pour le Droit. On pense que cette manifestation pourra avoir lieu jeudi dans les deux assemblées.

M. Whitlock arrive en Suisse

ZURICH, 3 avril. — On télégraphie de Schaffhouse que les ministres des Etats-Unis et de Chine à Bruxelles, accompagnés de leur personnel, sont arrivés ce matin en gare de Schaffhouse par train spécial et ont immédiatement continué leur voyage pour Berne.

Le personnel américain se compose d'une centaine de membres et le personnel chinois d'une vingtaine environ. — (Radio.)

Comment fut cambriolée l'agence d'espionnage de Zurich

ZURICH, 3 avril. — On sait maintenant que le récent cambriolage commis au consulat austro-hongrois de Zurich avait pour auteurs deux Italiens qui ont réussi à fuir dans leur pays en emportant les documents dérobés.

Ces deux individus sont des notabilités inconnues qui avaient négocié de régagner l'Italie au moment de l'appel sous les drapeaux. Ils ont, dans la suite, regretté leur acte, mais ils furent arrêtés par la crainte du châtiment que les autorités italiennes leur infligeraient s'ils se rendaient aux autorités militaires italiennes. C'est dans ces circonstances qu'ils imaginèrent et exécutèrent avec leur succès leur audacieux coup de main sur les bureaux du consulat austro-hongrois de Zurich, où ils se saisirent d'une certaine quantité de documents officiels, tous secrets.

Les deux Italiens ont compris que, s'ils pouvaient s'emparer de papiers compromettant les susceptibilités de la lumière sur les nombreux crimes préparés par les agents austro-hongrois au consulat de Zurich, ils auraient, dans une certaine mesure, expié leur faute et s'assureraient un traitement de faveur devant la justice militaire de leur pays.

On espère que les autorités italiennes ordonneront la publication des documents ainsi saisis et des révélations sensationnelles sont attendues. — (Radio.)

LA CONFÉRENCE DE HOMBURG

L'empereur Charles et l'impératrice Zita sont arrivés, hier, auprès de Guillaume II.

ZURICH, 3 avril. — Un télégramme de Berlin annonce que l'empereur Charles et l'impératrice Zita sont arrivés ce matin à Homburg, près de Francfort-sur-le-Main, où se trouve provisoirement installé, en raison de la cure que soit actuellement le Kaiser, le grand quartier général allemand.

L'empereur et l'impératrice d'Allemagne se sont rendus à la gare pour recevoir leurs hôtes : ils étaient entourés du maréchal Hindenburg, du général Ludendorff et du chancelier de Bethmann-Hollweg.

Le Kronprinz est également arrivé à Homburg pour participer aux importantes conférences qui vont avoir lieu à cette occasion.

EN RUSSIE

VIF DESACCORD PARMI LES DÉLÉGUÉS DU COMITÉ OUVRIER

PÉTROGRAD, 3 avril. — Une séance orageuse a eu lieu hier soir au conseil des députés ouvriers et les soldats, au sujet de la discussion du rapport de M. Bogdanof, membre du comité exécutif.

M. Bogdanof a affirmé qu'une réorganisation s'imposait :

« Nous sommes trop nombreux, a-t-il dit notamment. Le conseil compte deux mille membres députés et représentants des soldats, et huit cents délégués ouvriers. Je propose, au nom de l'exécutif, qu'une nouvelle Assemblée soit constituée et que ses membres soient élus à raison de un représentant par deux mille électeurs. »

« Au sein du comité exécutif doivent être admis les représentants des sections et du comité du parti socialiste dans les différents arrondissements. »

Les délégués ouvriers se sont vivement opposés aux idées exprimées par l'orateur. Ils ont déclaré qu'ils n'admettraient aucun changement dans la constitution actuelle du conseil des députés ouvriers.

Un cours de la discussion, qui fut très violente et qui n'aboutit à aucune décision, un grand nombre de délégués menaçant de quitter la salle.

En dépit de ces divergences, les cercles politiques de Petrograd estiment que la collaboration entre la Douma et le conseil des députés ouvriers ne saurait être compromise.

Le général Alexeief est nommé généralissime

PÉTROGRAD, 3 avril. — On annonce comme définitive la nomination du général Alexeief au poste de généralissime des armées russes. Cette mesure est bien accueillie par l'opinion.

Le général Letchitsky est nommé commandant de toutes les troupes sur le front roumain.

D'autres modifications seront apportées par le gouvernement provisoire à l'état-major de l'armée.

Le général Groussloff a fait savoir par télégramme adressé au ministre de la Guerre que ses troupes sont prêtes à combattre.

Tous les membres de la dynastie qui étaient encore au grand quartier général ont reçu l'ordre de rentrer à Petrograd.

Sturmer est renié par les siens

PÉTROGRAD, 3 avril. — Les révélations sur les intrigues de l'ancien président du Conseil Sturmer ont soulevé une telle indignation qu'il est renié même par les siens.

« Son second fils, ancien vice-gouverneur à Koursk, a demandé par lettre au gouvernement provisoire l'autorisation de changer de nom et de prendre celui de sa femme, Opressimof. »

Le président a rejeté sa demande.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — De la Somme à l'Aisne, actions d'artillerie intermittentes.

Rencontres de patrouilles au nord et au sud de l'Ailette. Nous avons pris six mitrailleuses, dans la région de Vauxaillon, au cours des combats d'hier.

LA LUTTE D'ARTILLERIE CONTINUE ASSEZ VIOLENTE DANS LA RÉGION DE LA BUTTE-DU-MESNIL-MAISONS-DE-CHAMPAGNE.

En Alsace, une tentative allemande sur une de nos tranchées du secteur de Seppois-le-Haut a été repoussée par nos feux.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — A L'EST ET A L'OUEST DE LA SOMME, APRES UNE VIOLENTE PRÉPARATION D'ARTILLERIE, NOS TROUPES SE SONT PORTÉES A L'ATTAQUE DE LA POSITION ENNEMIE QUI S'ETEND AU NORD DE LA LIGNE CASTRES-ESSIGNY-BENAY. DEPUIS L'EPINE DE DALLON JUSQU'A L'OISE, MALGRÉ LA RÉSISTANCE ACHARNÉE DE L'ENNEMI, NOS SOLDATS ONT ATTEINT PARTOUT LEURS OBJECTIFS ET ENLEVÉ SUR UN FRONT DE 13 KILOMÈTRES ENVIRON, UNE SÉRIE DE POINTE D'APPUI SOLIDEMENT ORGANISÉS ET TENUS PAR DES FORCES IMPORTANTES.

L'EPINE DE DALLON, LES VILLAGES DE DALLON, GIFFECOURT ET CERIZY, PLUSIEURS HAUTEURS AU SUD D'URVILLERS SONT EN NOTRE POUVOIR.

AU SUD DE L'AILETTE, NOUS AVONS CONTINUÉ A PROGRESSER DANS LA RÉGION DE LAFFAUX, DONT NOUS TENONS LES LISIÈRES SUD ET NORD-OUEST.

NOS TROUPES SE SONT ÉGALEMENT EMPARÉES DE VAUXENY ET ONT PRIS PIED SUR LA CROUPE AU NORD DE CE HAMEAU.

Nos batteries ont pris sous leurs feux une colonne allemande en marche vers le moulin de Laffaux.

L'ennemi a violemment bombardé la ville de Reims, qui a reçu plus de 2 000 obus; plusieurs personnes de la population civile ont été tuées.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

Front britannique

OUTRE LES LOCALITÉS DONT LA PRISE A ÉTÉ SIGNALÉE AU PRÉCÉDENT COMMUNIQUÉ, LE VILLAGE DE HENIN-SUR-COJEUL EST TOMBÉ, HIER, ENTRE NOS MAINS, APRES UN DUR COMBAT AU COURS DE L'ATTAQUE EFFECTUÉE AVEC SUCCÈS AU SUD-EST D'ARRAS. UNE DEUXIÈME CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE A ÉTÉ BRISÉE. DANS LA SOIRÉE, PAR NOS FEUX D'ARTILLERIE, PLUS AU SUD, NOUS AVONS ÉGALEMENT OCCUPÉ MAISSEMY ET LE BOIS DE RONSSEY.

Un coup de main a été exécuté avec d'excellents résultats, la nuit dernière, en face d'Arras.

Deux aéroplanes allemands ont été abattus hier par nos canons spéciaux; l'un d'eux est tombé dans nos lignes. Au cours de combats aériens, quatre appareils ennemis ont été abattus et deux autres contraints d'atterrir avec des avaries. Six des nôtres ne sont pas rentrés.

Front italien

L'activité de l'artillerie a été entravée, dans les hauteurs, par d'abondantes chutes de neige.

Cette activité s'est maintenue hier plus vive dans la vallée de l'Adige, où les forces ennemies bombardèrent avec insistance les maisons d'Ala avec des obus de gros calibre, causant seulement des dommages matériels.

Notre artillerie bombarde efficacement les ouvrages militaires de Riva, Rovereto et de Villa-Lagarina.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — AU SUD D'ILLUKST, DES DEUX CÔTÉS DU CHEMIN DE FER, APRES UNE PRÉPARATION D'ARTILLERIE, L'ENNEMI A ATTAQUE NOS POSITIONS ET FORCÉ NOS TRANCHEES. PAR UNE CONTRE-ATTAQUE A LA BAIONNETTE NOUS L'AVONS CHASSÉ.

DANS LA RÉGION DE CHELOVVOV-WOININE (35 VERSTES AU SUD-EST DE VLADIMIR-WOLYNSKI), APRES UNE PRÉPARATION D'ARTILLERIE, DE LANCE-MINES ET DE LANCE-BOMBES, L'ENNEMI A ATTAQUE NOS POSITIONS. NOUS L'AVONS EN PARTIE REJETÉ A LA BAIONNETTE ET LE RESTE S'EST ENFUI.

DANS LA RÉGION DE FOUSTOMYTE (au sud de Wolnice) de faibles attaques ennemies ont été repoussées.

FRONT ROUMAIN. — Fusillades et reconnaissances éclaireuses.

FRONT DU CAUCASE. — Aucun changement.

MER NOIRE. — Le 27 mars, au cours du bombardement de Derkos par nos hydravions, l'un de nos appareils a eu son réservoir à benzine troué et fut obligé de descendre à la mer. A ce moment les pilotes, le lieutenant Serquelett et le sous-officier Tour, remarquèrent une goélette turque qu'ils attaquèrent à la mitrailleuse. L'équipage ayant abandonné la goélette, nos pilotes, après avoir pris possession du matériel le plus précieux, tel que la bousole et la mitrailleuse, noyèrent l'appareil et ramèneront la goélette à la côte, après avoir essuyé une forte tempête.

Le 1^{er} avril ils débarquèrent dans la péninsule de Djargatch (au sud de Perekop) et ils rentrèrent à Sébastopol sur un torpilleur. Les pilotes ne disposaient comme provisions que de quelques morceaux de pain et d'un peu d'eau douce.

Ce que l'on dit à l'étranger

LE MESSAGE DU PRÉSIDENT WILSON

Evening News :

La noblesse du message historique de M. Wilson ajoutent non seulement à l'honneur et au crédit personnels du président des Etats-Unis, mais encore à l'honneur du grand peuple qu'il représente avec tant de dignité.

Le message résonne comme le glas funèbre du « hohenzollernisme » et de toutes tyrannies semblables faites de lâcheté et de crime.

Si le peuple allemand ne se sent pas satisfait, nous sommes satisfaits par l'appel du président Wilson, parlant au nom de la liberté et de la civilisation, c'est que vraiment l'humanité ne peut rien espérer de lui.

Star :

Après avoir lu le message présidentiel, tout Anglais tiendra en estime plus haute encore que précédemment le président Wilson et ses principes, qui sont également ceux de la grande masse des citoyens américains.

Cette déclaration sauve le gas de l'agitation.

Westminster Gazette :

Le message de M. Wilson sera lu en Grande-Bretagne et dans tous les pays alliés avec une profonde satisfaction.

L'accueil chaleureux que lui a fait le Congrès montre que le président a touché l'opinion américaine.

Pour nous, qui sommes au plus fort de la lutte, nous considérons le message qui nous arrive à travers l'Atlantique comme un immense encouragement à poursuivre le bon combat.

Le Président de la République dans les régions libérées

Le Président de la République, le président du Sénat et le président de la Chambre des députés ont passé ensemble aux armées les journées de dimanche et de lundi.

Ils ont visité Soissons, Chauny, Jussy, Culs, Appilly, Villequier et Ham. Ils se sont ensuite rendus dans la zone anglaise.

M. Poincaré, sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Péronne, a remis la croix de guerre à de nombreux officiers anglais.

A LA CHAMBRE

Le projet sur le blé est voté

Le prix du pain ne sera pas augmenté

La Chambre a adopté hier, sur la question du blé, les nouvelles dispositions que lui soumettait la commission de l'agriculture, d'accord avec le gouvernement.

Les primes à la culture seront donc supprimées. Le gouvernement pourra taxer par hectare et réquisitionner le blé et toutes les céréales et farines susceptibles d'entrer dans la fabrication du pain. L'Etat prendra en charge la différence entre le prix actuel du blé et celui qui pourra résulter de la taxe à établir. Il en sera de même en ce qui concerne les céréales succédanées.

En présentant le nouveau texte à la Chambre, M. Victor Boret, rapporteur, a indiqué qu'il était entendu que le gouvernement procéderait à l'achat, à caisse ouverte, des blés qui se trouvent entre les mains des cultivateurs et des détenteurs.

Si les offres de vente sont insuffisantes, on aura recours à la réquisition.

Le prix du pain sera ainsi maintenu au taux actuel.

M. Viollette, ministre du Ravitaillement, ajouta que le blé déjà récolté serait acheté 36 francs, à la condition qu'il soit déclaré avant le 20 avril. Sinon, il ne sera payé que 33 francs.

Ces nouvelles dispositions ont été adoptées après une assez longue discussion.

La Chambre a voté ensuite le projet autorisant le gouvernement à élever la proportion des farines de succédanés pouvant être mélangées à la farine de froment pour la fabrication du pain.

A l'ouverture, la Chambre avait voté à l'unanimité des 458 votants le projet de loi établissant un droit de consommation de 200 francs par kilogramme sur la saccharine et les autres substances édulcorantes artificielles.

Leopold BLOND.

AU SÉNAT

Au cours d'une courte séance, le Sénat a voté hier, plusieurs projets d'ordre économique.

LE MARÉCHAL JOFFRE DÉCORÉ D'UN ORDRE JAPONAIS

Hier matin, à l'Ecole Militaire, l'ambassadeur du Japon, accompagné par l'attaché militaire lieutenant-colonel Nagai, a décoré, au nom de son gouvernement, le maréchal Joffre du grand-cordon du Soleil Levant et du Paulownia, haute distinction accordée rarement aux grands hommes d'Etat japonais.

AMATEURS DE JARDINS

Voici à nos petites annonces horticoles de ce jour l'offre avantageuse de plants, arbres et arbrisseaux.

La Bourse de Paris

DU 3 AVRIL 1917

La séance a fait encore preuve d'irrégularité, aucune nouvelle d'ordre extérieur n'étant venue modifier les dispositions de la veille.

Nos rentes se retrouvent en liquidation : le 3 0/0 à 83.35, le 3 0/0 à 82.30, le 4 1/2 à 100.00, le 5 0/0 à 100.00. Les Russes ont été diversément tenus : le 1891, accentué sur le cours de la veille, s'établit à 55.85, contre 55.25; le 1906, d'autre part, décline de 77.80 à 76.50; par contre, le 1909 se ressaisit et gagne un point à 68.25.

Turc 5 0/0 1890-1895. — Extérieure espagnole sans changement notable.

Banques peu animées : la Banque de Paris s'inscrit à 1.030; la Banque d'Algérie à 3.602.

Chemins français bien disposés. Nos chemins à 1.700 contre 1.740.

En clôture, les industrielles russes ont pu quitter le signal — cependant que celles sur l'Inde, repassées de 1.200 à 1.220. Caoutchoucs toujours fermes.

EVIAN Goutteux CACHAT
Eau de Régime par excellence

LE MONDE

INFORMATIONS

M^{me} WILSON

— Mme Wilson, femme du président des États-Unis, a accepté la présidence du comité de la Croix-Rouge, à Washington.

NAISSANCES

— Mme Paul Chaudessolle, femme du capitaine et fille du général Fayolle, a donné le jour, à Clermont-Ferrand, à un fils : Bertrand.

— Mme Camille de La Brosse est mère d'un fils : Camille-Denis-Emmanuel.

MARAGES

— On annonce les fiançailles du comte Louis de Montgomery, caporal au 8^e génie au front, second fils du comte et de la comtesse de Montgomery, avec Mlle Van Rensselaer Thayer.

— Nous apprenons le prochain mariage de M. Xavier des Francs, inspecteur des finances, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, avec Mlle Lavinie de Beaupré, fille du vicomte de Beaupré, conseiller maître à la Cour des comptes, chevalier de la Légion d'honneur, et de la vicomtesse, née de Reiset.

DEUILS

— Les obsèques de M. Jules Dansette, député et conseiller général du Nord, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Pierre du Gros-Cailhou.

Le 23^e territorial d'infanterie rendait les honneurs militaires. La Chambre des députés avait adressé une députation de ses membres.

M. Adrien Dansette, fils du défunt, et ses frères, MM. Charles et Hubert Dansette, conduisaient le deuil.

Nous apprenons la mort :

De M. Léon Fourax, conseiller général du Rhône, officier de la Légion d'honneur, maire de Brissieu, décédé à soixante et onze ans ;

De M. Alfred Madoux, sergent d'infanterie, décoré de la croix de guerre, fils unique du directeur de l'Étoile Belge et de Mme Madoux, engagé volontaire, tué glorieusement, âgé de vingt et un ans ;

De Mme André Goussier-Lana, femme de l'avoué près le tribunal civil de Bordeaux, fille et belle-fille de M. Calmès, préfet honoraire, directeur honoraire des journaux officiels, et de Mme Georges Calmès ;

Du lieutenant Paul Longlois, du 40^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France ;

Du général de Gex, commandant la base britannique de Rouen, décédé subitement ;

De M. Gaston Fournier, frère de M. Paul Fournier, avocat général près la cour d'appel, décédé hier, âgé de soixante-deux ans, en son domicile, 21, rue de Liège ;

De Mme François Tenaille d'Estais, belle-fille du premier président honoraire de la Cour d'appel d'Orléans, qui vient de succomber en cette ville à quarante-cinq ans. La perte douloureuse de son fils, mort au champ d'honneur, avait profondément altéré sa santé.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— En raison de la semaine sainte et de la persévérance de l'exceptionnelle température froide, Mrs Ralph Curtis a reculé jusqu'au 11 avril la garden-party qu'elle devait donner le 4 à sa villa Sylvia. Les bénéfices du concert et de la garden-party seront partagés entre l'Œuvre des artistes sans travail et l'Hôpital militaire de l'œuvre. Outre nombre d'artistes connus, le concert aura le grand attrait de la présence de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, qui recitera des poèmes de son mari.

PETIT COURRIER DE LONDRES

— Samedi matin, le roi d'Angleterre a conféré les insignes de chevaliers compagnons de l'ordre de la Jarretière au marquis de Salisbury et au marquis de Bath.

— Le roi George a reçu le contre-amiral Menier de Lostende, attaché naval français, le capitaine de vaisseau de Douville-Maillefeu, les lieutenants de vaisseau de Kergorlay et Lemaire, de la délégation navale française, et les attachés militaires et délégués navals du Japon, de Russie et de Portugal.

— Le samedi 7 avril sera célébré, à Londres, le mariage du commandant Lloyd George, du génie royal, fils aîné du premier ministre, avec miss Mac Alpine.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Le prince Aldobrandini est parti pour Rome.

— Le duc de Guadalupe, venu en congé à Naples, est reparti pour le front. Pilote volontaire, il s'est distingué dans plusieurs combats aériens et a abattu quatre appareils ennemis ; il est décoré de trois médailles pour la valeur.

— De Naples, on annonce les fiançailles de M. Frédéric Guetani de Laureana, fils du duc et de la duchesse de Roccamandoli, avec Mlle Maria Soranzo, fille du comte et de la comtesse Marco Soranzo, d'une des plus anciennes familles dogales de Venise.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : de 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; de 9 à 6 heures. Prix réduits consentis à nos abonnés.

POUR SOLDATS ET PRISONNIERS

En sacs de 100 grammes pour être infusés tels quels

CAFÉ NATUREL SUCRÉ

GRAND-MONTRON (Suisse)

Bouteilles 100 grammes 2 francs

CONTIENNE DU CHOCOLAT QUI S'ABÎME

Bouteilles 100 grammes 2 francs

B L O C - N O T E S

CETTE foire à la ferraille, ouverte dimanche, et qui finit demain, aura été sinistre. On a été tremblant, on a eu très froid. J'y suis retournée cependant, par habitude, et pour y reprendre le petit bain de mélancolie que j'y prends chaque année. Car je déteste la foire à la ferraille. J'en trouve le spectacle malpropre et douloureux. Mais la mélancolie aussi est une volupté, et ce qui me pousse vers ces tas de pauvres choses, étalées sous la poussière et sous la pluie, c'est un étrange besoin d'entretenir ma mauvaise humeur contre une coutume très cruelle...

Et le voici, le navrant bric à brac de chaque printemps : la pauvre vaisselle éparsée des foyers détruits, les mobiliers disloqués, les lampes cassées, les pendules sans « mouvement », les portraits fanés qu'on achète « pour le cadre », les ustensiles de ménages défunts, les bibelots périmés, les chiffons, les morceaux de jouets, les vieilles images, toutes les choses désassemblées, tous les débris innombrables autour de quoi mon imagination évoque des jeunesse, des espoirs, des forces, des bonheurs qui ne sont plus.

Et je me dis qu'en somme une foire à la ferraille, c'est une grande profanation. Pourquoi ces choses sont-elles là, dans la boue, sous l'œil des badauds qui les marchandent avec amusement ou mépris ? Elles sont là parce qu'elles n'intéressent plus, parce qu'elles ne sont plus chères à personne.

Il y a eu cependant, dans leur vie de choses, un moment où elles étaient aimées. Même devenues vieilles, il y a eu un temps où elles ont été des souvenirs ; et ces souvenirs, conservés d'une génération à l'autre, ont paré d'une espèce de beauté, dans les familles, les plus vulgaires de ces objets. Cette pendule démodée, cette veilleuse, ces béquilles, cette montre qui ne marchera plus jamais ont signifié quelque chose ; et des yeux se sont inclinés à la vue de tout cela. Et puis, à leur tour, ces yeux-là sont morts. Et d'autres yeux ont regardé ce passé avec indifférence. Il ne disait plus rien à leur souvenir. Alors on a donné... on a vendu ; et c'est maintenant de la vieilleries sans nom, sur un trottoir.

Si j'étais conseiller municipal, je voudrais que ces profanations pussent être évitées. Nous savons respecter nos morts : je voudrais qu'il y eût du respect possible pour les choses mortes. Ce respect-là n'a pas encore été organisé chez nous. Il devrait l'être ; et il est incroyable que, pour préserver des aventures de l'avenir certains souvenirs intimentement chers, nous soyons condamnés à la douleur de les porter nous-mêmes à la poubelle ou à l'égoût !

Si j'étais conseiller municipal... je voudrais ouvrir un asile à ces destructions pieuses ; et qu'au milieu d'un beau jardin, dans un coin retiré de la ville, s'élevât un columbarium du Souvenir... un tour crématore des choses, où les vivants pussent venir livrer au feu ce qu'ils ne veulent pas que l'indifférence des descendants profane. C'est une idée qui, depuis longtemps, me hante.

Mais je ne suis pas conseiller municipal !

SONIA.

Le parrain de guerre

Vous souvenez-vous de cette plaisanterie qui courait les franchées, au premier hiver de la guerre, alors que l'on était encore quelque chose de la patience des civils ?

« Si nous prenions chacun un allié parmi les gens de l'arrière, pour les encourager à tenir », disaient les soldats, qui nous colonnèrent peut-être un peu.

« Eh bien ! ce plaisant projet était parfaitement réalisable, et une parisienne vient d'en avoir la preuve fort pittoresque.

Par le plus grand des hasards, elle fut mise en relation avec un pauvre blessé qui, du fond de son hôpital de province, ne demandait que quelques lettres pour lui donner l'illusion d'une pensée amie et quelques nouvelles de son « cher d.x-huitième ». Car il était Parisien aussi, mais pas du même quartier que la dame.

Pendant trois mois les lettres se succédèrent. Ce qui se passait à Paris, la façon dont on y vivait, les petites privations qu'y imposait la guerre étaient autant de sujets intéressants le jeune combattant.

Un jour il annonça qu'il se levait et que,

bienlot, aidé de deux béquilles, il pourrait se promener par la ville. Or, le jour de sa première sortie, il acheta des fleurs qu'il s'empressa d'expédier à sa « chère correspondante ».

« A cause du froid, elles doivent être bien rares, à Paris », écrivit-il.

Puis le beurre fut taxé et devint introuvable. Le blessé en acheta chez des paysans et l'envoya aussitôt à Paris.

« Pour vos latines », expliqua-t-il.

Et comme, malgré sa défense, la jeune femme sut que le pauvre blessé continuait ses gentils envois, elle a pris l'habitude de dire :

— J'ai des amies qui ont un filleul ; mais, moi, c'est bien mieux : j'ai un parrain de guerre.

Un héros quadrupède

Un blessé de la bataille de l'Aisne vient d'arriver en Amérique. C'est un chien de guerre, et il a excité la plus grande curiosité. Comme il transportait un ordre aux tranchées de première ligne, il fut atteint par un shrapnell allemand, qui lui cassa une patte. Le vaillant animal continua son chemin en boitant, et ne revint à son cantonnement, si l'on peut dire, qu'après avoir été débarrassé



UN « BLESSÉ DE GUERRE »

du billet attaché à son cou. Un héros, comme on voit.

Son maître, ayant été blessé lui-même, fut ramené à Paris. Il n'oublia pas son chien et voulut qu'il fût soigné aussi. On a mis autour de la patte du malade un anneau d'argent, et puis on l'a enfermée dans un étui d'aluminium. On affirme que la brave bête n'en est pas gênée pour sauter et courir. Elle boite encore. Mais on compte qu'elle guérira.

La machine de M. Wilson

Si les sténo-dactylographes constituent jamais une Fédération internationale, ils n'auront pas de peine à trouver un président d'honneur. En voici un que leur fournit l'Histoire, l'Histoire qui vit en ce moment dans les journaux, avant de prendre sa retraite dans de solides in-quarto relées en chagrin voré.

Le président Wilson, nous dit cette Histoire, a préparé son message dans le plus grand secret. Au cours des longues consultations qu'il a eues avec ses conseillers, et qui ont duré des jours entiers, il a pris des notes sténographiques. Vendredi, il a terminé son brouillon. Samedi, il en a discuté les points essentiels avec les membres du cabinet. Dimanche enfin, il l'a dactylographié lui-même sur sa propre machine à écrire.

Voilà une simplicité que peu de chefs d'État seraient capables d'imiter. Combien d'entre eux connaissent la sténographie et la dactylographie ? Aucun, sans doute, car on nous l'aurait dit. Et grâce à M. Wilson, la machine à écrire prend une grande dignité. Elle était reléguée jusqu'ici dans les petits appartements. La voici qui pénètre dans le salon du conseil. La retrouverons-nous, quelque jour, sur le bureau de Col-

bert ? (Tous les bureaux de tous les ministres sont le bureau de Colbert, ainsi que vous l'avez sans doute remarqué déjà.)

Carte de caleçons

Les Allemands, depuis le 1^{er} avril, n'ont plus droit qu'à six mouchoirs, trois chemises et quatre caleçons.

Les Allemands ont droit à quatre chemises et quatre caleçons.

Ceci ne veut pas dire que si elles en ont davantage dans leurs armoires on les mettra en prison. Et même on ne réquisitionnera pas leurs chemises supplémentaires. Mais elles n'ont plus le droit d'en acheter qu'après avoir prouvé qu'elles en ont moins de quatre.

De même, on ne devra pas employer plus de trois mètres d'étoffe pour un costume d'homme.

Le pantalon court se portera beaucoup, cette année, sur la fameuse ligne Berlin-Bagdad. Ce sera d'ailleurs bien plus commode pour faire la retraite.

Pipe et déclamation

Au Palais-Bourbon, tous les députés ne travaillent pas à la bibliothèque ou à la salle des conférences. Il en est quelques-uns qui se réunissent régulièrement au fumoir : ce sont les fumeurs de pipe.

M. Daniel Vincent était de leur groupe, avant d'être appelé au sous-secrétariat d'État de l'Aviation. D'autres futurs ministres fréquentent ce lieu où règne, d'ailleurs, la plus franche cordialité.

Le « pilier » du fumoir est l'excellent M. J.-B. Morin, du Cher, ancien professeur, dont certains disent qu'il a autrefois enseigné la « manille » tant il montre de science dans ce jeu maintenant universel. Mais M. J.-B. Morin ne sait pas seulement faire couper un « manillon second », il connaît à fond ses classiques et il le montre à l'occasion.

Parfois, des éclats de voix retentissent jusqu'aux couloirs intérieurs : c'est M. J.-B. Morin qui déclame une tirade de *Tartuffe* avec une voix et un jeu qui lui enverraient plus d'un comédien.

El son langage et homonymie. M. Ferdinand Morin, l'écoute avec admiration. Je ne peux aller au théâtre, a-t-il confié à un ami. Jusqu'à onze heures du soir, j'entends des lettres à mes électeurs. Mais, quand j'entends J.-B. Morin, il me semble que je suis au Français !

Archevêque, mais Allemand

Un certain nombre de prêtres allemands ont appris que les atrocités reprochées aux soldats du kaiser étaient véritables et authentiques. Ils ont mis du temps à acquiescer cette connaissance. Mais, enfin, ils ont su. Et ils ont été fort mécontents.

Ils ont été fort mécontents parce que le cardinal Hartmann, archevêque de Cologne, avait jadis démenti ces atrocités, et protesté, dans un télégramme public adressé au kaiser, que les soldats allemands étaient doux et compatissants. Alors, le cardinal n'avait pas dit la vérité ? Scandale !

Il lui ont écrit pour lui reprocher d'avoir induit les catholiques en erreur, et d'avoir couvert de son autorité des faits qui indignent, à l'heure actuelle, l'Europe chrétienne.

Le cardinal a reçu leurs lettres. Il a été furieux. Il a pris contre eux des mesures disciplinaires et les a suspendus à dévotion, c'est-à-dire qu'il leur a interdit de célébrer la messe. On assure même qu'il les a dénoncés aux autorités militaires allemandes, lesquelles les ont aussitôt mis en prison.

Et ceci prouve que l'archevêque de Cologne a autant de vertus laïques que de vertus religieuses et qu'il est aussi fidèle à l'honneur qu'à la mansuétude évangélique.

Néanmoins, ne nous hâtons pas de croire que beaucoup de prêtres allemands lui ont écrit. On nous dit : « Un certain nombre ». Ceci doit signifier quatre ou cinq.

Disette

Les Parisiens se plaignent ? Alors, que diront les habitants d'Evreux ?

C'est à Evreux, assure-t-on, que les pommes de terre sont le plus chères. Au dernier marché, savez-vous combien il a fallu les payer ? Il a fallu les payer cinquante francs l'hectolitre.

Les ménagères d'Evreux tendent vers M. Viollette leurs supplications et leurs espoirs. Elles disent : Il est député de Dreux. Dreux, ce n'est pas trop loin. C'est un voisin ! nous entendra.

LE VEILLEUR.

La broche en forme de canard

PAR ALBERT ACREMANT

M. Baby vient d'avoir un an. Cependant qu'on l'habille, il se dresse sur les genoux de sa jeune maman, impatient d'essayer la force de ses petites jambes, qui se débordent encore. Il pousse, en relevant le menton, des « Euh ! Euh ! », qui manifestent son dépit de ne point parler davantage et s'obstine à vouloir garder dans la bouche le pousse de son pied gauche, rose comme un bécot. Pour lui mettre sa belle robe en dentelles, la gracieuse maman doit déployer des gestes souples, comme si elle enveloppait de papier de soie une statuette fragile.

Lorsque vient le moment pour elle d'attacher la bavette, elle constate que celle-ci se relève tout le temps. Elle tourne désagréablement autour du cou :

— Gaston, mon chéri, dit-elle à son mari, qui se penchait sur son épau pour admirer de plus près son fils, tu devrais offrir une barrette à ton petit garçon. Je sais que tu ne veux pas acheter de bijoux en temps de guerre. Tu as parfaitement raison. Nous ne sommes pas à une époque où l'on ait le droit de dépenser de l'argent inutilement. Mais une barrette, ce n'est pas un bijou. Et nous prendrions un objet très simple, en argent...

Un mari peut-il prononcer un mot de refus lorsqu'il sent sur lui un doux regard tout chargé de tendresse ?

— C'est entendu, Yvonne... Nous irons, quand tu le voudras, chez un bijoutier...

En quelques secondes, M. Baby est habillé et remis aux mains de sa nurse...

— Est-ce que nous allons tout de suite pour la barrette, Gaston ? Justement, je suis libre.

Gaston et Yvonne se dirigent vers le boulevard. Ils sont gentils parce qu'ils s'aiment. Ils sont gais parce qu'ils sont ensemble.

Tu sais, mon chéri, cette barrette nous sera une économie. Actuellement, ot bien nous attachons la bavette avec une épingle ordinaire et nous attachons la dentelle de la robe, ou bien nous ne l'attachons pas, et alors elle tourne et devient inutile. La robe se salit. Et on ne compte plus les frais de blanchissage à neuf ! Pour vingt francs, nous aurons quelque chose de très bien.

— Ah ! tu crois ?

— Je dis vingt francs, ce sera peut-être trente. Nous ne pouvons tout de même pas acheter une horreur... En y réfléchissant bien, je me demande si une barrette en or de quarante francs ne serait pas plus avantageuse.

— Tu crois que pour quarante francs... demande-tu immédiatement ce dernier.

— Oh ! oui... quarante ou cinquante !

— Eh bien ! soit ! j'accepte cinquante, mais il faut me jurer que nous ne regarderons même pas les barrettes d'un prix plus élevé.

— Je te le jure. Et sois tranquille, je saurai l'arrêter si tu as l'envie de commettre une folie !

Devant ses deux clients, le bijoutier a vite fait de sortir d'un profond tiroir trois panneaux de velours grenat où sont épinglées des barrettes de tous les styles :

— Voici le modèle classique. La monture est très solide.

Pendant dix minutes, Gaston et Yvonne tournent et retournent cinquante barrettes différentes. Finalement ils en reviennent au modèle classique, qui leur avait été proposé le premier.

— Celui-ci est de cinquante francs. C'est un vrai bijou, très solide...

Mais Yvonne cesse brusquement d'écouter le marchand. Son attention a été attirée par une broche étrange : une perle baroque polie de telle façon qu'il a suffi d'y ajouter un cou et une tête d'émail vert et jaune pour qu'elle représente un joli canard !

— Oh ! regarde cette broche, Gaston...

— Oui, oui... Occupons-nous de la barrette.

Le mari détourne la question, mais il a compté sans le bijoutier.

C'est un article de réclame, dit celui-ci. Essayez-le, madame. C'est une petite fantaisie : soixante francs !

— Inutile, proteste le mari, inutile !

— Essayez l'engage à rien, riposte la femme malicieuse.

C'est la barrette classique que nous prenons, affirme Gaston. Nous ne désirons faire aucun autre achat pour l'instant.

— Bien, monsieur, je vais chercher un écrivain...

Pendant que le marchand s'éloigne, Yvonne s'approche doucement de Gaston :

— C'est malheureux, dis, que nous ayons décidé de ne faire aucune dépense inutile cette année. J'aurais bien aimé cette broche.

— Hélas ! c'est impossible. Nous pouvons dépenser cinquante francs. Mais cinquante plus soixante, cela fait cent dix ! C'est trop cher.

— Cinquante francs ne grèvent donc pas trop notre budget ?

— Non !

— Cinquante ou soixante !

— Évidemment ! Nous ne sommes pas encore à dix francs près. Pourquoi demandes-tu cela ?

— Parce que j'ai une idée...

— Tu me fais peur !

— Au lieu d'acheter la barrette, nous allons acheter cette broche.

— Mais... et la bavette qui se relève tout le temps et qui tourne ?

— J'ai réfléchi. Je la fixerai avec une jolie épingle anglaise. Au fond, c'est ce qu'il y a de plus pratique pour un enfant. Je ne sais pas si tu es comme moi, mais je déteste les petits garçons qui sont couverts de bijoux...

ALBERT ACREMANT.

ŒUFS NOIRS

par Lucien Métivet



— Quelques... boulets de Pâques, jolie madame : c'est rare, c'est utile, c'est original, c'est guerrier.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de guerre en Allemagne

Notre convoi venait de s'arrêter, quand arriva par la voie la plus proche un train militaire, chargé de recrues originaires d'Alsace. Ces soldats ne semblaient pas précisément enchantés. Comme nous étions tout près les uns des autres, des conversations en français s'engagèrent par les fenêtres ouvertes. Ils nous disaient qu'ils venaient de Nancy où ils avaient été repoussés. Ils allaient, à en croire leurs chefs, en Champagne. Que ceux-uns d'entre eux déboulonnèrent leur uniforme, quand ils observèrent que personne, en dehors de nous, ne pouvait les voir. Ils avaient en dessous des habits civils en étoffe très mince.

L'un d'eux s'écria :

— Moi, à la première occasion, je passe dans les rangs des Français ! Ils nous donnèrent des vivres et même des bouteilles de vin d'Alsace cachetées. Il y avait avec les Alsaciens des Lorrains ; ceux-ci étaient plus froids et conseillaient parfois la prudence à leurs compagnons. Ils trouvaient que ceux-ci dépassaient vraiment un peu la mesure dans leurs manifestations francophiles. Comme un des nôtres leur montrait un officier qui était à la fenêtre d'un autre compartiment de leur train, un jeune homme blond qui nous avait donné des cigarettes s'écria en haussant les épaules :

— Qu'est-ce qui peut nous arriver de plus ? Qu'on nous fusille ? Comme de toute manière nous allons à la mort... Je dois à la vérité de dire que les autres trains militaires que nous croisions durant notre voyage à travers l'Allemagne étaient pleins de soldats jeunes qui montraient un ardent enthousiasme. Ils chantaient, ils applaudissaient, et, quand ils apprenaient qu'ils nous étions, ils criaient :

— A Paris ! A Paris !

Un Belge qui était à côté de moi murmura à mon oreille, après le passage d'un de ces trains :

— Aucun d'eux ne sait ce qui s'est passé sur la Marne. Ils croient qu'ils arriveront à Paris. Maintenant la chose est impossible.

Malgré tout, devant une telle ardeur, je n'étais pas plus rassuré qu'il ne fallait.

Quand nous roulions à travers la campagne, nous ne souffrions pas autant, bien que les vieillards, les femmes et les adolescents qui y travaillaient nous montrassent le poing et nous lançaient des pommes de terre en guise de projectiles. Mais dans les gares il y avait toujours des groupes de voyous qui nous accueillait avec des bordées d'injures. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, mais quelques Belges, qui savaient l'allemand, nous traduisaient les insultes. On nous appelait lâches, traîtres, lâches, etc. Naturellement, nous ne répondions pas. Nous faisions semblant de ne rien entendre.

Lorsque nous arrivâmes à Cologne, on nous enferma de nouveau à clef dans les wagons. Les sentinelles s'en allèrent et nous restâmes seuls. Nous crûmes qu'on nous donnerait à manger, mais ce fut un vain espoir.

Nous restâmes deux heures en gare, et ce fut assez pour nous permettre d'apercevoir dans une rue voisine quatre pendus qui se balançaient au-dessous d'un balcon. C'étaient des soldats français ; l'un portait l'uniforme des fantassins, un autre celui des chasseurs alpins, le troisième celui des zouaves, le quatrième celui des artilleurs.

Nous continuâmes à rouler ainsi jour et nuit à travers l'Allemagne... Ce voyage me fit l'effet, quand j'y pense, d'un cauchemar atroce. Trois jours se passèrent. On ne nous donnait ni à boire ni à manger. On ne soignait pas les blessés. On ne nous permettait pas de débarrasser le wagon des déjections humaines et du sang corrompu qui en couvraient le sol. Nous arrosions de chagrin et de dégoût. Moi qui ne suis qu'un ouvrier habitué à une vie dure, et qui ai une certaine force de résistance physique, dans la nuit du 30 septembre je me figurai que j'allais mourir. La fa-

blesse, la chaleur, la fatigue (nous continuions à ne pas pouvoir nous asseoir), la vue de ces pauvres soldats en proie au délire, rongés par la gangrène, les mauvaises odeurs, l'indignation que me causait la violence dont j'étais victime, furent cause que je fus pris soudain d'une sorte d'évanouissement que mes compagnons d'infortune crurent mortel. Ils m'étendirent dans un coin à côté des moribonds. Ils ne pouvaient rien faire pour moi. Car les provisions et les bouteilles de différente espèce que nous avaient données de charitables Belges étaient finies. Chacun attendait avec résignation le moment où la mort le délivrerait d'un pareil supplice.

En temps normal, le voyage de Cologne à Berlin dure quelques heures. Mais notre train devait se rarier partout pour laisser le passage libre aux transports de soldats, de voyageurs ou de marchandises. Nous avions des attentes désespérantes dans toutes les gares. Les heures passaient sans que celle du départ sonât pour nous et nous finissions par croire que notre calvaire ne se terminerait jamais.

Quand je revins à moi, quelques-uns de mes compagnons me dirent que, d'après l'un des soldats du landsturm qui nous gardaient — à notre départ de Cologne on avait recommencé à nous mettre quatre sentinelles par wagon — nous approchions de Berlin.

Effectivement nous y arrivâmes à trois heures du matin. C'était le 1^{er} octobre. On nous apporta dans le train du café au lait, avec un morceau de pain vaguement enduit de beurre et un rond de saucisson par personne. Nous demandâmes de l'eau. On nous en donna un seau qui fut vide en un instant et nous étions si nombreux que cela ne suffit pas à calmer notre soif.

Valentin TORRAS.

(A suivre.)

(Voir Excelsior des 1^{er}, 2 et 3 avril.)

THEATRES

Apollo. — *Mam'zelle Vendémiaire* est le type parfait de l'opérette française. Le livret, qui met en scène d'heureuses situations, est franchement gai. La musique est entraînante. Demain jeudi, matinée et soirée. Samedi, soirée. Dimanche, matinée et soirée.

Le soir :

Opéra. — *Relâche.* Dimanche, *Samson et Dalila*, *André Delmas*.

Th. Français. 7 h. 45, *Les Affaires sont les Affaires*.

Océan. — *Comique*, samedi, 8 h., *Sapho*.

Océan. 7 h. 45, *Artésienne*.

Th. Sarah-Bernhardt. mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 8 h., *Les Nouveaux riches*.

Variétés (Jull. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, *Le Roi de l'Air* (mat. jeudi et dim.).

Gymnase. 8 h. 30, *La Vierge d'armes*.

Antoine. 8 h. 30, *Monsieur Berberley* (jeudi, samedi, dimanche).

Renaisance. 8 h., *Le Miroir* (jeudi, samedi, dimanche).

Palais-Royal. 8 h. 30, *Madame et son Œuf*.

Trianon-Lyrique. jeudi, 8 h., *La Vierge d'armes*.

Porte-Saint-Martin. 8 h., *Cyrano de Bergerac*.

Neuville-Ambroise. 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire*.

Régence. 8 h., *Within the Law* (jeudi, samedi, dimanche).

Châtelet. 7 h. 30, *Le Roi des chiens policiers*.

Apollo (Central 72-21), 8 h., *Mam'zelle Vendémiaire* (jeudi, samedi, dimanche).

Athènes. 8 h. 30, *Châli*.

Paraisiens. 8 h. 15, *Jean de la Fontaine*.

Cluny. 8 h. 45, *La Marquise de Charley*.

Capucines (Rég. 56-40), 8 h. 30, *Qu'importe l'âge ?* (jeudi, samedi, dimanche).

Grand-Guignol. 8 h. 30, *Le Vaisseau mortel*.

Th. Michel. 8 h. 45, *Carminella*.

Scala. 8 h. 15, *Championnat malgré lui*.

MUSIC-HALLS

Olympia. 8 h. 30, *Valeries et Attractions*.

Bo-Ta-Clan. 2 h. 30, *La Revue des Bobards*.

CINEMAS

Gaumont-Palace. 8 à 11 h., *Judea*; *Mam'zelle*, Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

CAFÉS

verts et torréfiés p. colls p. Dem. p. c. Henri Labosse, r. J.-B. Eyries, Havre.

LES REPAS sur le FRONT

Maison Centenaire Fondée par APPERT en 1812

Chevalier-Appert

fourisseur de l'Intendance, a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'Armée. Choix d'excellents plats maigres tels que :

Saumon Cardinal et en Gelée.

Homard à l'Américaine - Timbales

maigres à la Reine et Napolitaine.

Gene 30, Rue de la Mare, Paris, 15. Ch. de France.

EPLOGUE

Otto Weimer avait été prévenu télégraphiquement. Il vint à Constantinople pour régler les funérailles de cette sœur qui avait été aussi sa plus fidèle collaboratrice.

Quand il arriva la ville était en effervescence. Les flottes alliées étaient dans les Dardanelles et, sous l'empire de la terreur, la population turque se révoltait contre ceux qui l'avaient entraînée dans l'expédition.

L'auto de Weimer traversa la ville en trombe.

Un vieil Arabe mendiant qui occupait le centre de la chaussée psalmodiait des prières en demandant aide et assistance.

L'auto arrivait sur lui. Mais, avec le stoïcisme, le fatalisme des Orientaux, le vieillard ne se dérangeait pas. Au contraire.

Drapé dans ses guenilles, il profitait de l'arrêt de la voiture pour tendre sa main décharnée à la portière. Otto, devenu d'un pâleur bleue, tant la colère bouillonnait en lui, perdit alors patience. Se levant et brandissant sa cravache, il en coupa le visage du mendiant qui, avec un hurlement de douleur, s'en alla rouler dans la poussière, tout saignant.

La foule poussa d'abord un cri de terreur, puis un autre de colère.

Le chauffeur voulut mettre la voiture en marche, mais il était trop tard.

Elle était entourée d'une tourbe hurlante qui semblait obéir à un homme : un homme gros et gras, aux poings formidables,



La 2^{me} Foire de Lyon

La seconde Foire de Lyon, qui vient de se clore, a permis à ses visiteurs et aux acheteurs de constater qu'après treize et un mois de guerre notre effort commercial et industriel est resté à la hauteur de notre effort militaire.

Malgré de très grands obstacles, presque uniquement dus, au reste, à la crise des transports, la seconde Foire de Lyon a constitué la preuve la plus tangible de la résistance économique de notre pays, de son « ressort » économique, que ne purent pas abattre toutes les gênes résultant de la guerre : pénurie de combustibles, de main-d'œuvre, de matières premières, etc.

C'est un exemple de ce que peuvent faire les initiatives particulières dans une libre et loyale concurrence.

La guerre a donné aux stylographes une vogue très grande, méritée par leurs commodités d'emploi. Presque tous les polius et hommes en possèdent. Parmi les meilleures marques,

Le porte-plume réservoir « SWAN », grâce à ses qualités et à sa solidité à toute épreuve, s'est acquis une popularité que lui a valu sa réputation de supériorité.

Les plumes « Swan » sont les plus du-

L'épuration des eaux qui sont utilisées dans l'industrie est un des points les plus importants en raison des sols calcaires qu'elle possède le plus généralement. Cette question est résolue par la façon la plus complète, grâce aux procédés de M. BOTTET, et qui sont exploités dans les laboratoires, bureaux, magasins que possède cette firme à Lyon, 38, avenue Bertholot : 35, rue Bancel et 33, boulevard du Sud.

Les procédés B. BOTTET

sont employés partout avec succès pour l'épuration des eaux industrielles dans les plus grandes fabriques du monde.

Dans un de nos précédents comptes rendus de la Foire de Lyon nous avons parlé d'un intéressant jouet scientifique,

le petit sous-marin BERROB.

Bien qu'il soit en vente dans les principaux bazars et magasins de jouets, nos lecteurs peuvent désirer demander à son sujet des renseignements à la fabrique ; nous en rappelons, en la remerciant, l'adresse : 15, boulevard (et non rue) Jules-Ferry, XI^e arr.



Le Stand des porte-plumes « Swan ». A. K. WATTS, agent pour le gros, 106, rue de Richelieu, Paris.

rables. Les fabricants n'ont pas cru devoir augmenter leurs prix ; le coût plus élevé des matières premières, etc., étant largement compensé par la progression constante des ventes.

Le porte-plume réservoir « Swan » se fait en :

Modèle « Régulier », à partir de 15 francs.

Modèle « Safety », à partir de 17 fr. 50.

Le porte-plume réservoir « Swan » est en vente chez tous les papetiers.

Dans la section d'alimentation se détachent les pâtes alimentaires supérieures de

MM. CAPITAN Frères,

dont les marques « La Mouette » et « La Savoyarde » sont synonymes de perfection.

Parmi les produits exposés par les usines de Thonon, citons : les potages savoyards aux phosphates, les pâtes au lait et aux œufs, les pâtes à l'eau minérale, et l'entre-

meats savoyard, produits d'une fabrication impeccable très appréciés des personnes délicates ou ayant la digestion difficile.



Organisation complète du bureau moderne. Vue du Stand de la C^e du RONEO, 27, boulevard des Italiens, Paris.

« Les plus grandes Usines du monde pour la fabrication des carburateurs », tel est le sous-titre que pourrait adopter la

Société du Carburateur ZENTH

D'origine lyonnaise, cette Société, qui exploite les Brevets F. Baveray est un exemple frappant de ce que peuvent faire, appliquées à un produit de tout premier ordre, la direction éclairvoyante, la méthode, l'utilisation des procédés modernes de travail. C'est maintenant une affaire mondiale.

Les Usines du Carburateur Zenth, de Lyon-Monplaisir s'étendent sur un terrain de 25.000 m² dont 15.000 sont couverts et abritent, en outre des ateliers de fonderie et d'usinage, tous les services généraux dirigés par M. Antonin Boulard, bureaux d'études, laboratoires, modelage, etc.

Installées en tenant compte des tout derniers perfectionnements de la construction, de la répartition de la lumière et des conditions d'hygiène, l'ensemble de ces organisations constitue une usine modèle.

La participation du Syndicat de la Droguerie

Les industries chimiques et pharmaceutiques allemandes faisaient, on le sait, une redoutable concurrence à nos fabricants.

La guerre, en mettant fin à ce dangereux état de choses, permit aux grands droguistes français de reprendre le dessus et de perfectionner leurs recherches et leurs fabrications de produits chimiques médicaux et pharmaceutiques.

Les plus importantes maisons de ce groupe étaient présentes à Lyon et y exposaient les résultats de leurs travaux. Entre autres, la maison

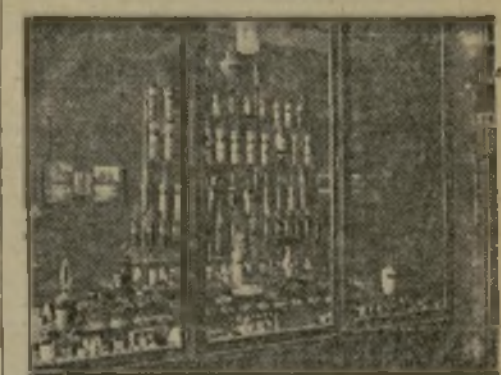
HENRY AUGÉ et C^o, de Lyon

Cette maison est spécialement réputée pour ses extraits, comprimés, nâtes, etc.



Stand de MM. HENRY AUGÉ et C^o, Pharmaciens, 27, rue du Musée, à Lyon

tilles, capsules, dragées et produits conditionnés humains et vétérinaires. Variétés contre leucorrhée, salpingite et métrite. Traitement par injections et ovules ; Quinine Augé contre tuberculose et paludisme. (Envoi gratuit des brochures.)



LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES DAUSSE, Paris Fondés en 1834, Grande 29, Stand 13



STAND 2914 de la Maison H. SALLÉ et C^o, PARIS

Droguerie, Produits Chimiques, Herboristerie, Quinquinas.

(A suivre.) Jean BARSAC.

ORGANISATION COMPLÈTE DU BUREAU MODERNE

MEUBLES CLASSEURS combinables, en métal, avec classement perfectionné. Numérotation.

COPIEUR RONEO copie à sec, très proprement, très rapidement la correspondance.

ROTATIF RONEO donne 5.000 copies d'un seul original (130 par minute) et permet un tirage simultané en plusieurs couleurs.

C^o du RONEO, 27, Bd des Italiens, PARIS

Le gérant : VICTOR LAURENCEAU.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire.

EXCELSIOR D'EXCELSIOR DU 4 AVRIL 1917

E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

18

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

TROISIÈME PARTIE

AUX PAYS VENDUS

IX

Fuite et poursuite !

Debout sur le balcon de la villa, Charlotte

avait le visage de sonnée, belle et échevelée

comme une statue de Némésis, les guidant

de ses cris d'appel et de ses gestes fous.

Croché, Joris et Germaine allaient at-

tendre le pont, mais une nuée de ser-

viteurs armés sortaient du palais, jetaient

sur eux les coups de fusil. Les deux frères

parurent, l'un d'un coup d'œil la si-

tuation, les parleurs de M. Croché n'é-

taient aucun ordre : ils firent feu.

Les coups étaient si judicieusement

ajustés que beaucoup portèrent, un entre

autres : Charlotte s'avantant à la tête de ses

serviteurs, les excitant du geste. Tout à

coup elle s'arrêta, poussa une sorte de cri

qui pouvait être un sanglot et s'effondra.

Charlotte Weimer était morte.

qui, tout à coup, avait surgi on ne savait

d'où.

— Par la barbe du prophète, cria-t-il,

nous flâtrons-nous nous-mêmes par ces

miserables Allemands qui nous conduisent

à la ruine !

Ces gens, qui n'avaient pas besoin d'être

excités, poussèrent des hurlements terri-

bles.

— A bas les roumis ! cria une femme d'un

ton suraigu.

— Rends-nous nos fils ! hurla une vieille

en montrant son poing décharné.

Otto brandit de nouveau sa cravache et

la laissa retomber avec violence sur le

gros homme qui en avait appelé à la barbe

du prophète.

— Bagasse ! Trou de l'air ! hurla celui-

ci. Tu ne donneras plus de parole, failli

chien !

Et le poing formidable de Barbazou,

car c'était lui, s'écrasa sur la face d'Otto

Weimer.

Ce fut le signal.

La foule, comme enlevée par un vent de

folie, se jeta sur la voiture avec une cla-

meur terrible.

Ce ne fut plus qu'un grouillement hideux

d'êtres montés les uns sur les autres, des

cris, des injures, des malédictions, de ter-

ribles hurlements de démons.

Des lames insoupçonnées brillèrent, des

matraques se levèrent et retombèrent dans

un fouillis indéchiffrable. Puis, tout à coup,

des détonations sèches éclatèrent. Un ou

deux des assaillants tombèrent, ce qui re-

double la colère des autres.

Enfin, une longue et haute flamme monta

du sein de cette multitude qui s'écarta.

La voiture flambait.

Les flammes triomphantes dévoraient la

carrosserie. Et, quand elles s'écartaient,

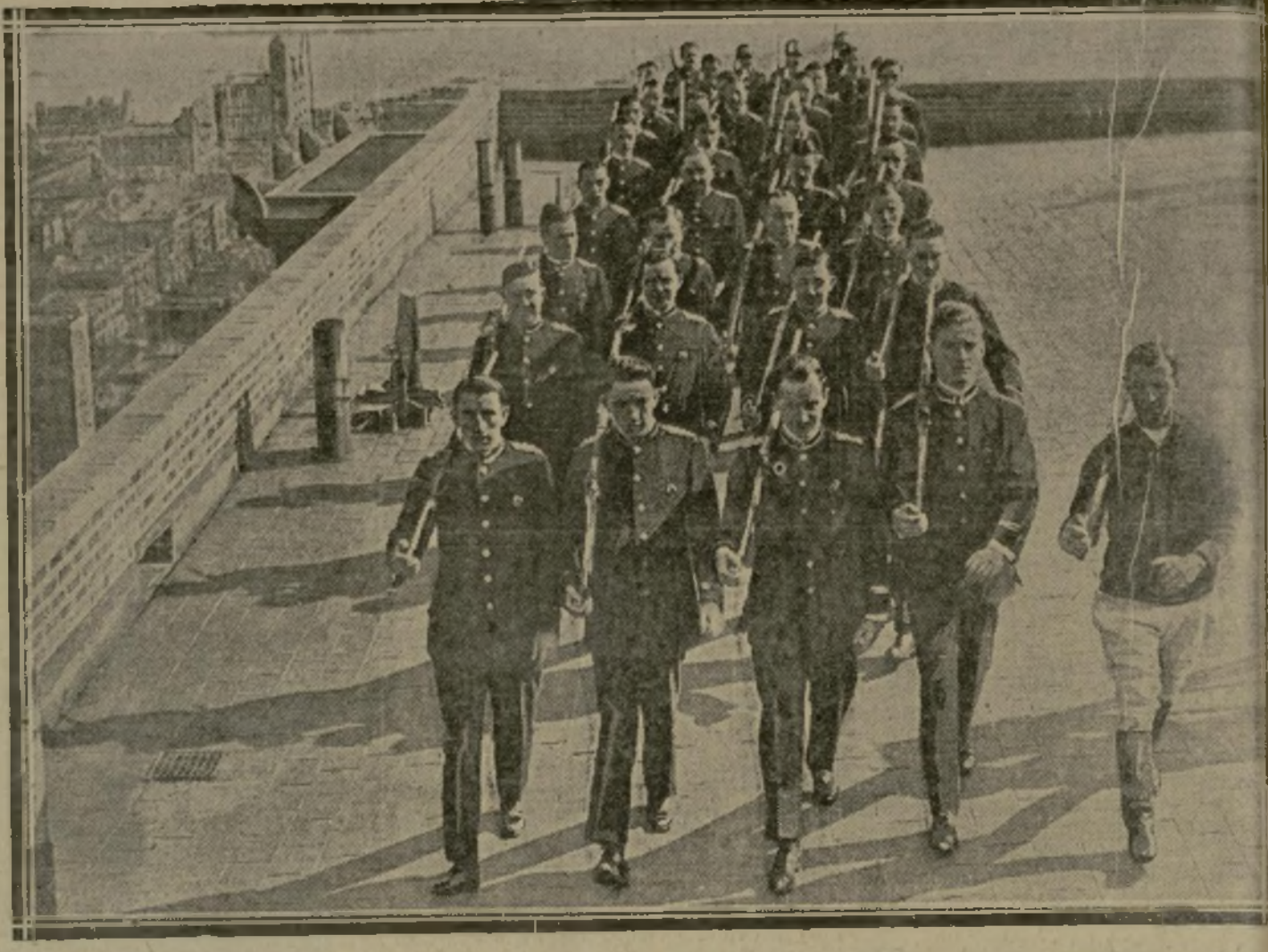
elles laissaient voir deux corps presque

EXCELSIOR

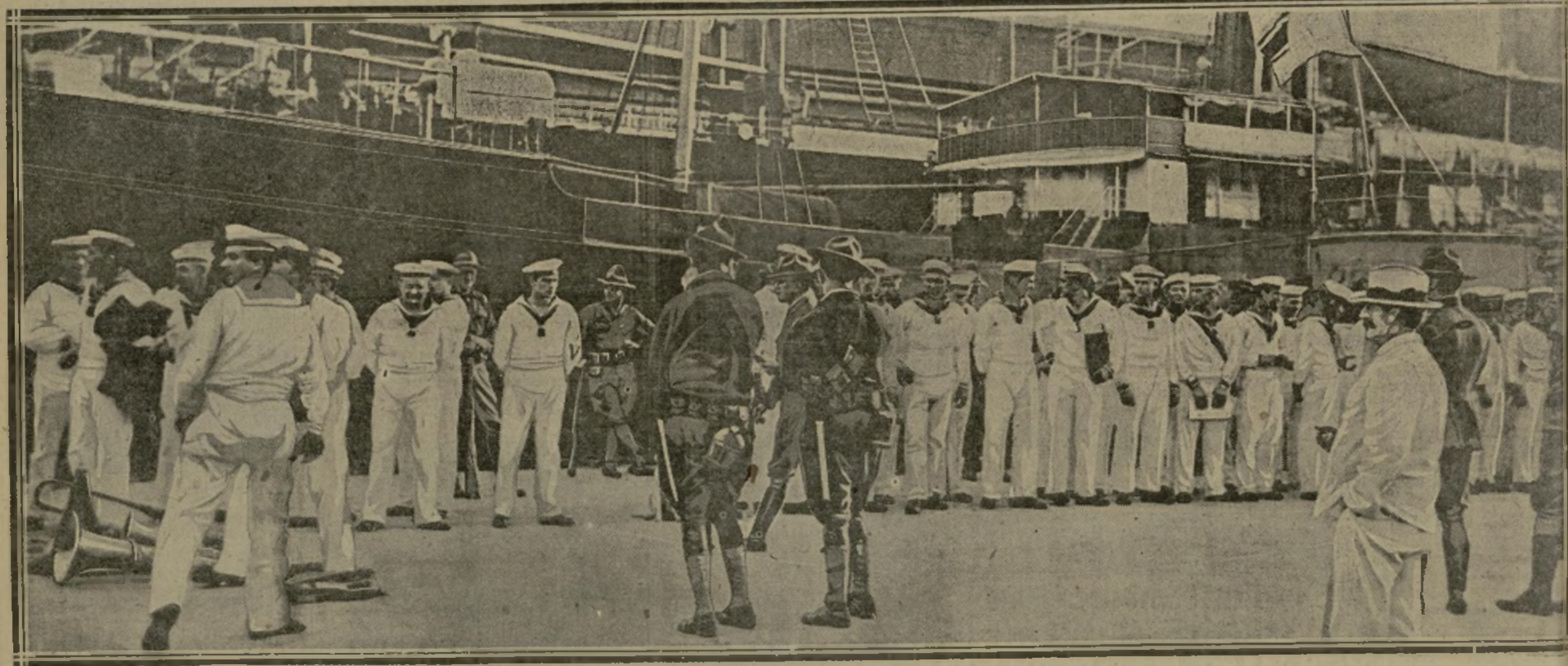
LA PRÉPARATION DES ÉTATS-UNIS A LA GUERRE



LE RETOUR DE M. JAMES W. GERARD



MILICIENS DE NEW-YORK S'EXERÇANT SUR LA PLATE-FORME D'UN GRATTE-CIEL



DES SOLDATS AMÉRICAINS METTENT EN ÉTAT D'ARRÊSTATION LES ÉQUIPAGES DE NAVIRES ALLEMANDS INTERNÉS.

production de guerre. Voici : 1° le premier pas, sur la terre américaine, de l'ambassadeur James W. Gerard, rappelé de Berlin; 2° des volontaires de la milice nationale s'exerçant au maniement du fusil; 3° des marins allemands arrêtés par des soldats américains.

du Mercredi et du Samedi

(Réception des ordres au guichet
et par correspondance)

mentations successives. | liques à l'Ecole FIGIER,
Situations permanentes. | 53, rue de Rivoli ; 19, bou-

ser Madison Stuy, 19, avenue Grande-Armée. leurs commandes, l'offre expédition, en bon temps,

verdais. Climat doux sec. Eau sulfur. Hôtel Portugal ouvert. Od confort. Villas à louer. SANGARE, direct'.

DANS LES PHARMACIES



HEMORRROIDES

Emballage de virginité porte toujours
signature de garantie Nyrdahl. Testes pharmaceutiques

Ayuntamiento de Madrid